

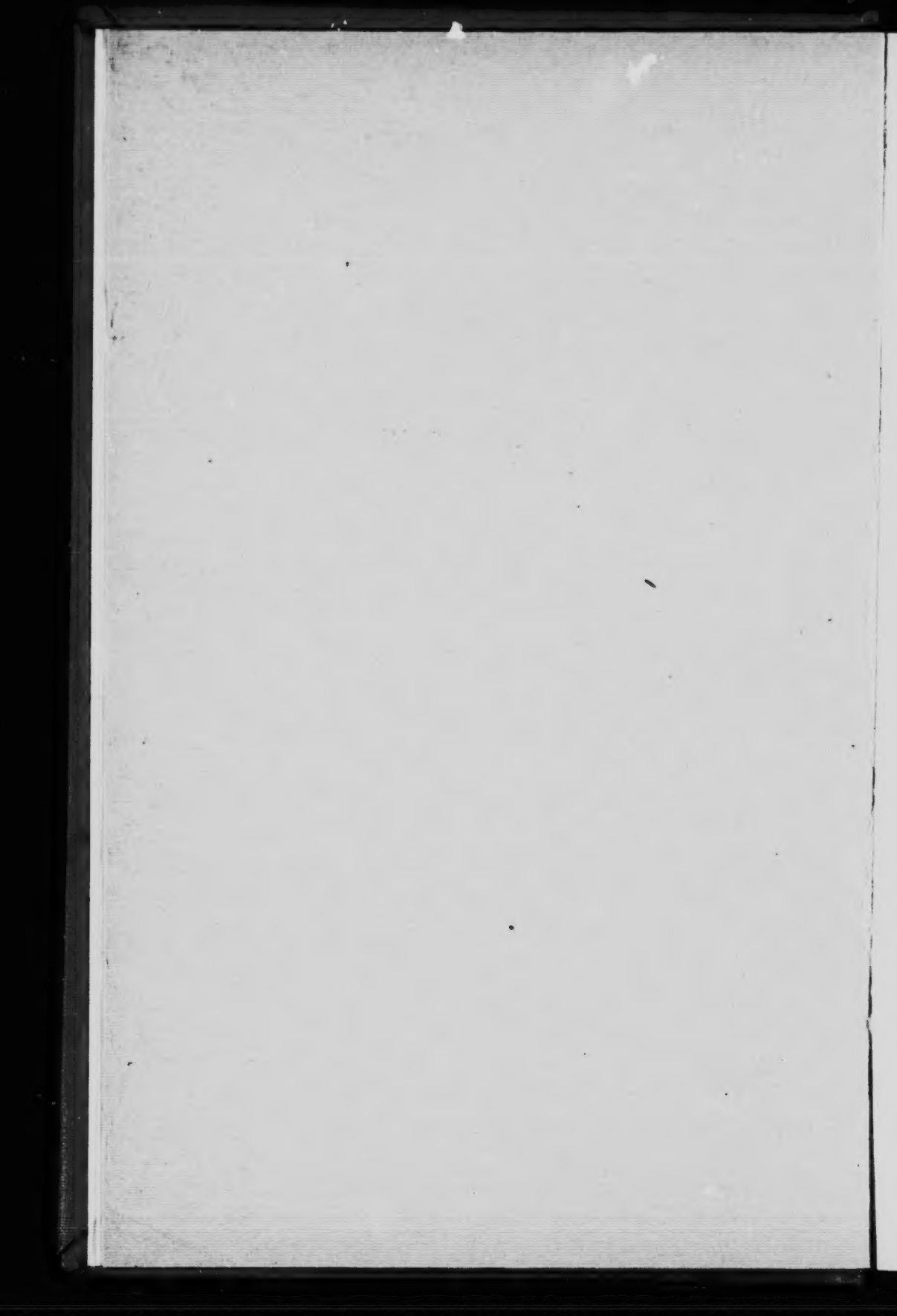
600721

MICHELLE LENORMAND

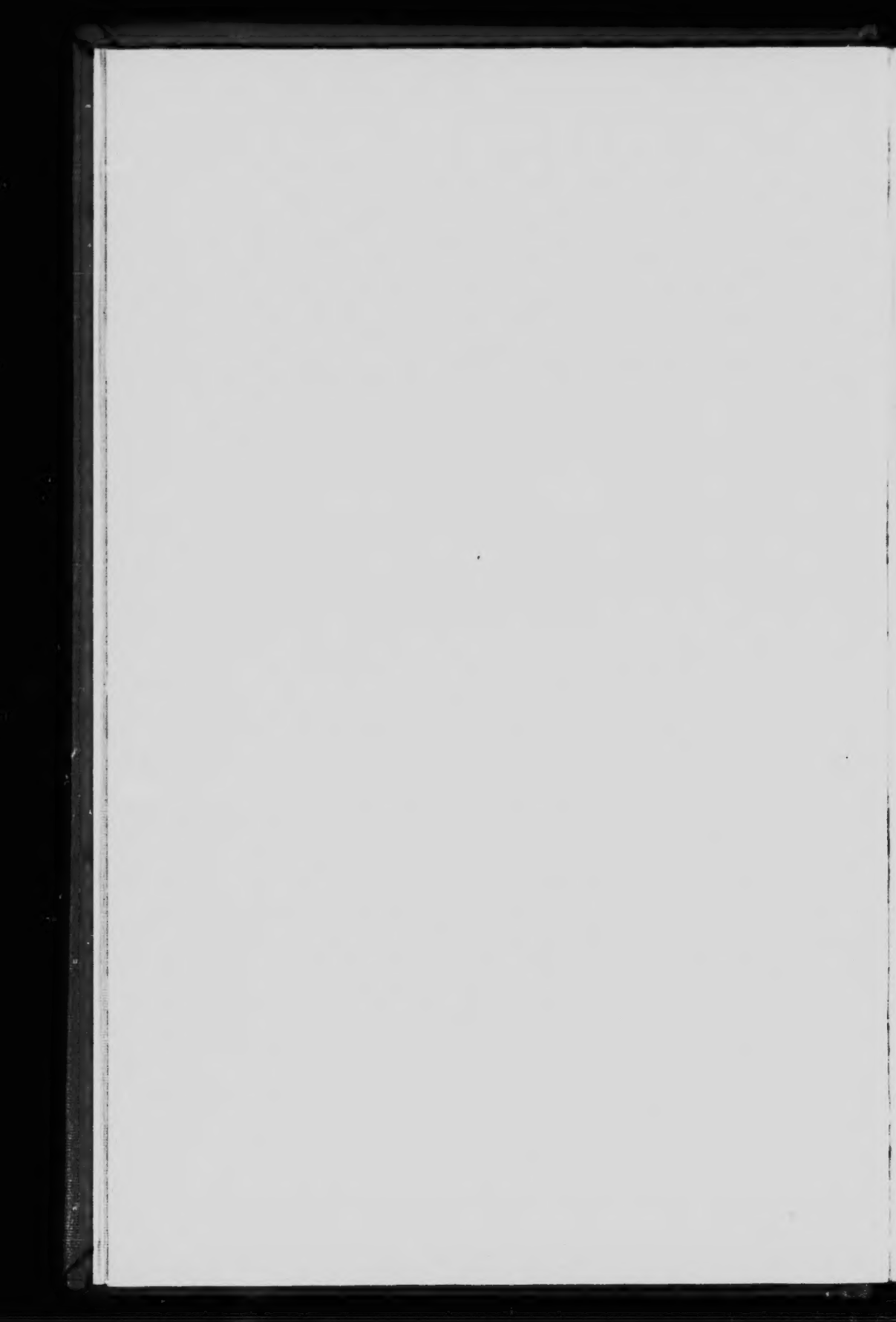
Couleur du temps



ÉDITION DU DEVOIR
MONTREAL
1919



125



COULEUR DU TEMPS

DU MEME AUTEUR :
AUTOUR DE LA MAISON

2ième édition, 1 vol.

Droits réservés, Canada, 1919

000721

MICHELLE LENORMAND

Couleur du temps

1er MILLE



ÉDITION DU DEVOIR
MONTREAL

1919

P58507

E84

C6

C.2

Juv

Il a neigé

Il a neigé et j'ai marché dans la rue blanche. Le ciel était gris-pâle; le soleil se dessinait en boule, sans rayons; la lumière était douce, comme voilée de fine gaze; des flocons légers tombaient encore, lentement. L'air frappait les joues et je sentais du rose sur mon visage. En mon âme, j'avais aussi des rêves blancs, des fleurs de joie.

La belle neige immaculée et neuve, la neige froide, quelle chaleur intense jetait-elle dans mon cœur? Le soleil faible, sans lueur, quelle clarté faisait-il donc en mon esprit? Les mêmes peines qu'hier eussent dû m'attrister et les mêmes préoccupations, m'inquiéter? Pourquoi avais-je confiance, pourquoi étais-je gaie quand le ciel au-dessus de moi s'étendait en grisaille?

Miracle de la neige, de la belle neige blanche, de la neige qui vient vers la terre ainsi qu'une purification et qui voltigeait devant mes yeux. Elle descend du ciel, la neige. Elle descend de même qu'une manne, ou qu'une pluie de grâces. Elle arrive de l'inconnu, du pays bleu...

J'allais les mains jointes dans mon manchon. Le vent battait mes joues. Je regardais la rue. J'écoutais, tous les bruits me paraissaient joyeux,

cloches au loin, cris d'appel, train-train coutumier des voitures sur le sol durci.

Dans les carrés d'une clôture de broche, comme sur des balançoires, une noce de moineaux caquetait; ils s'envolèrent à mon approche. Je marchai encore, dans la rue blanche; il me semblait que moi aussi, j'avais des ailes.



En traîneau

Ils ont failli me jeter à terre dix fois, aujourd'hui, les petits gars avec leurs traîneaux. Mais ce n'est pas moi qui les chicanerai !

Si vous pensez que je ne me suis pas fait traîner dans mon temps, vous vous trompez. Quand la neige était ainsi que ce matin, neuve et dure, glissante à souhait, j'en ai donné, allez, bien des jambettes involontaires à des grandes personnes qui grognaient ! — ce qui se comprend, après tout. J'en ai fait des tours, bien assise, les jambes étendues, les pieds sur la barre, les mitaines rentrées dans les poignées du traîneau ; car j'avais des mitaines rouges dès que la neige apparaissait, et une tuque pareillement, et une ceinture à gros pompons, qui se détachait et passait souvent sous les lices.

Dans ma rue, lorsque j'avais douze ans, vivait un jeune nègre de mon âge, mais trois fois plus grand que moi, une perche. C'était un noir très comme il faut ; il apprenait le français et, voulant bien prononcer et bien traduire, il venait ordinairement s'asseoir, après sa classe, dans les marches de l'escalier chez nous. Là, avec deux ou trois gamines de mon espèce, je lui montrais parfaitement sa leçon du lendemain. Tout ça,

pensez-vous, m'éloigne des traîneaux ? Pas le moins du monde. Notre nègre donc était, ma foi, fort comme un nègre. En reconnaissance du petit service que nous lui rendions, — à titre gracieux et sans aucune idée intéressée, — son étude finie, il s'attelait à nos traîneaux et nous traînait sur le temps des pommes. Un vrai train éclair. D'abord, nous avions trois chars, chaque corde de traîneau se rattachant à une autre, jusqu'à Lee — tiens, son nom me revient — qui était je vous jure, bien assez noir pour être l'engin !

Mon Dieu, qu'on s'amusait ! Ça décollait, comme on dit dans ma rue, et quand on tournait, on faisait immanquablement la culbute. C'était au coin, devant l'épicerie, qu'on revirait. Il y avait beaucoup d'allées et venues. Des petites Anglaises — j'habitais un quartier bilingue — sortaient du magasin, un pain sous le bras, et demandaient : « *Give me a ride ?* » Alors, nous leur faisions des niches, nous poussions des cris de joie, et nous ordonnions à Lee de courir plus fort.

Il nous écoutait. Ce n'est pas les petites Anglaises qui auraient pu lui montrer sa leçon de français ! Il trottait doublement. Les traîneaux zigzaguaient, s'accrochaient aux perrons, repartaient en ligne droite et derrière Lee, qui

criait : *track*, pour prévenir les piétons, nous lançions de sonores *clair de route* ! Nous venions de faire de la traduction, avec notre nègre, voyez-vous !

Malheureusement, ce n'était pas si rose, le lendemain, au couvent. Figurez-vous qu'il y avait toujours à point des porte-panier — des petites jalouses — qui allaient rapporter qu'on jouait avec les garçons et avec des garçons noirs, — ce n'était guère pardonnable ! En plus, ça s'adonnait que nous ne savions pas nos leçons...

Dire que pendant ce temps-là, notre ami Lee brillait à l'école par son talent pour la langue française.



Feuille sèche

Entre les pages d'un cahier noirci de mon ancienne écriture, je trouve ce soir une feuille d'érable, rouge et sèche. Une de ses dentelures est repliée, et comme je veux la redresser, elle se brise. Sur la teinte brunie du tissu raidi une date est écrite : dix-neuf septembre !... De quelle année ?... et dans quelle rue ai-je ramassé cette feuille ? Pourquoi l'ai-je datée ? Simple plaisir de ma plume, grande barbouilleuse autrefois comme aujourd'hui ?... Rien ne me reste dans la mémoire. J'ai beau chercher — rien. Je ne me souviens d'aucun fait, d'aucune promenade.

Pourtant, je me rappelle une fois que nous étions allées dans la montagne à la seule fin de faire des bouquets de feuilles différentes. Nous étions quatre petites filles qui commençaient à allonger leurs robes. Nous n'étions pas très gaies malgré ça. Je ne sais pas bien pour quelle vague raison, effet d'automne, sans doute. Je sais seulement que nous débitions des bêtises sur la vie. Jeanne en avait peur. Jeanne la regardait en se disant : à moi, elle ne donnera rien, elle ne peut rien donner, que du plaisir avec les fleurs, avec les nuages. Et savez-vous pourquoi Jeanne

pensait cela ? Elle ne trouvait pas son nez à son goût, et elle croyait que la vie ne donne le bonheur qu'aux... nez grecs !

Berthe nous faisait rire en ce temps-là. Berthe posait peut-être un peu. Elle avait tout ce qu'il fallait pour cela : des yeux grands comme des piastres, bleus comme des pierres précieuses, et des cils longs et noirs comme ceux des héroïnes de roman. Elle constatait peut-être que son nez allongeait trop, mais il était mince et distingué ; et puis, Berthe avait des joues roses, une bouche rouge et des dents blanches. Berthe aimait bien la vie et elle nous blaguait sur ce qu'elle en attendait.

Georgette, brune, brune autant que les blés sont blonds, Georgette riait de ce que les autres disaient, de ses dents encore plus blanches et plus belles que celles de Berthe. Fine et un peu sournoise, Georgette nous faisait croire sans peine qu'elle était plus raisonnable que nous : elle savait nous servir une douche à point, au bon moment, quand nous parlions avec ardeur de nos passions dans les étoiles. Pourtant, elle devait nourrir les mêmes rêves que nous. Elle s'en cachait, méprisait les hommes, et nous pensions pour cela qu'elle ferait une religieuse.

Mci, qu'est-ce que j'étais bien, en ce temps-là ?... J'avais des illusions nombreuses, mon nez

étant presque grec !... et j'avais des peurs, comme mon amie Jeanne. Mais, j'étais tellement décidée et impétueuse quand il s'agissait de satisfaire mes ambitions, qu'il restait en moi une profonde tranquillité au sujet de l'avenir ; je savais que mes mains cueilleraient tous les fruits qui ne seraient pas défendus, le long de la route... Jeanne m'appelait « la paix ». J'étais plutôt la confiance.

Jeanne est toujours mon amie. Berthe aussi. Elles ont changé et si je sais encore beaucoup des pensées de Jeanne, Berthe me reste à certains égards mystérieuse. Georgette ne passe plus sur mon chemin. J'ignore à quelle conception de la vie elle s'est arrêtée. Des milliers d'impressions nous attachaient l'une à l'autre, et nous nous sommes pourtant détachées !...

Tiens, cette feuille rouge et sèche qui me regarde, qui gît sur ce cahier ouvert, à quel sujet m'a-t-elle amenée ? Est-ce elle qui fait repasser devant mes yeux mes amies en robes de petites filles romanesques ? Oh ! la puissance d'une si mince chose. Je la remets entre les feuillets de cet ancien journal. Beaucoup plus tard, un autre jour dans ma vie, elle me rappellera ce soir, et ce billet qui fut écrit en son honneur, feuille morte retrouvée et relue dans mon livre du passé !

Petite rivière

Entendu parler aujourd'hui d'une petite rivière sensible qui gèle au moindre froid. Elle est étroite, elle serpente. Je l'ai vue un jour d'été, un jour chaud. Elle dormait à l'ombre de gros arbres. Aucune embarcation ne la troublait, aucun souffle ne l'agitait. Entre des berges hautes qui la protègent du vent, elle somnole inlassablement. Elle est si peu profonde que jamais une tempête ne la secoue.

Or, il paraît que déjà, chaque matin, elle est glacée et polie comme une belle vitre, la petite rivière. Le midi, s'il fait trop soleil, elle dégèle, mais le soir elle « reprend » et, lorsque le froid persiste, le lendemain elle reste miroir. Alors, elle est jolie à croquer. Sur ses rives, les arbustes percent une mince couche de neige blanche et forment des dessins curieux. Des touffes serrées de brindilles ont l'air de forêts naines et au-dessus de ce petit peuple de branchettes, les grands arbres dégarnis se dressent ou se courbent sur le fond clair ou gris du ciel changeant. Et ce paysage ne semble là que pour encadrer la rivière d'argent.

Autour d'elle, le silence parfait habite à certaines heures la campagne.

Je voudrais l'aller voir, cette fine rivière sensible, un jour que le soleil ne ferait pas éclater les blancheurs, que tout serait vaguement embrumé. Devant ce paysage sommeillant, de même que dans une chapelle déserte, je regarderais en moi. Je serais si calme que sur ma méditation luirait la Lumière surnaturelle. En face de la petite rivière gelée, en face du paysage blanchâtre, à peine taché, j'y penserais longtemps à cette Lumière qui fit la terre changeante, les pays différents, et qui me donna le souffle à moi, petite chose de rien dans la multitude du monde, mais petite chose qui sent en elle l'immortalité d'une âme.



L'Imagination

Le froid était dur et piquant. Je marchais vite sur la neige déjà dense; le vent me poussait dans le dos, le vent agitateur qui semblait faire voltiger en mon esprit plus d'idées.

Le matin, j'avais lu une analyse psychologique et j'en appliquais les principes à mon *moi*, que je ne cherche cependant pas souvent à définir. J'ai peur de le trouver complexe; je me voudrais aussi simple qu'une longue route droite, plane et claire. Et je pensais que nous voyons passer bien des choses en nous si nous y regardons; et je pensais que le cœur humain est une étrange petite machine, qu'il est facilement excessif en ses mouvements, et bien loin d'être circonspect, raisonnable et sensé !

Ce qui m'humilie lorsque je descends en moi-même et me récapitule les sentiments et les enthousiasmes de ma vie d'hier, c'est de constater combien de fois mon imagination m'a égarée, combien de fois je l'ai écoutée attentivement pour faire des rêves qu'aujourd'hui j'ose qualifier de fous ! Et ce qui m'humilie encore, c'est de m'apercevoir qu'à l'heure même où je les qualifie ainsi, cette incorrigible imagination en promène dans ma tête d'autres qui sont égale-

ment chimériques, et que je réprouverai peut-être aussi, un peu plus tard.

Oh ! cette imagination, on ne sait jamais où ses suggestions commencent, où elles s'achèvent, même si l'on se croit du jugement, même si l'on a l'orgueil de la considérer en soi comme une puissance secondaire.

Puissance secondaire ! puissance secondaire qui, au moindre sujet ou propos, s'empare du gouvernement de la maison, s'arroge la conduite de l'intelligence et du cœur, et les mène où elle le veut bien, à des désirs sans nombre, irréfléchis, obsédants, à des idées diverses qui finissent toujours, hélas ! par apparaître vaines.

Quand, après un beau voyage accompli à la suite de cette puissance secondaire, nous reprenons notre lucidité, comme nous sommes étonnés de notre faiblesse et de notre enfantillage. Quelles résolutions vigoureuses de sagesse pondérée nous prenons : mais nous ne tardons pas à repartir entraînés par l'irrésistible grande créatrice d'illusions !

Pour ma part, je surveille de bien près cette imagination dont les caprices m'effraient. Je voudrais tant voir et comprendre mes sentiments tels qu'ils sont, et pouvoir juger sainement et parfaitement des gens et des choses autour de moi. Je voudrais prétentieusement

ne jamais me tromper ! — avec la grâce de Dieu toutefois ! — et pour ne jamais me tromper, il faudrait qu'elle sorte de chez moi, la folle du logis.

Mais un pareil souhait est illogique. L'imagination est un don du ciel. Elle a beau de temps à autre nous aider à tomber dans quelque erreur momentanée, à nourrir des chimères que nous dédaignons ensuite, n'est-elle pas l'inspiratrice de l'enthousiasme qui suscite les beaux mouvements, l'inspiratrice des rêves ? la veilleuse qui entretient autour de nos sentiments la lumière de l'espérance et les illusions nécessaires, l'aide indispensable de la gaieté et du courage ?



En relisant votre journal

Avez-vous des vieux cahiers où vous relisez de temps à autres, un peu de votre vie d'hier ? Connaissez-vous le charme qui se dégage des lignes que vous avez écrites il y a trois, quatre, six, sept ans ?... Vous ouvrez les pages noircies de lettres pressées. Vous restez là, d'abord pensive devant l'ensemble d'une écriture différente de celle que vous avez aujourd'hui. Vous vous étonnez d'avoir tant changé, et, en relisant cet autrefois, vous revoyez une petite personne qui pensait autrement que vous ne pensez, qui voyait toutes les choses d'un autre œil, plus optimiste, plus jeune, tellement plus jeune !

Vous tombez sur le récit d'une tristesse ou d'un malheur. Vous vous rappelez. Les détails d'eux-mêmes reviennent à votre mémoire. Vous retrouvez une impression de détresse ressentie près de telle fenêtre, devant tel paysage, ou une heure de piété profonde en face de votre peine, une heure de prière suppliante dans l'obscurité d'une église qui fut votre paroisse et qui ne l'est plus. Puis, vous suivez votre histoire de page en page et, plus loin, est-ce que vous ne voyez pas la paix et la joie revenues en vous et chez vous ?

Ailleurs, vous évoquez, par exemple, une promenade d'antan, si vous lisez tout simplement : « Aujourd'hui, je suis allée dans la montagne avec mes amies Jeanne et Georgette ». Vous étiez gaies toutes les trois. Vous aviez sans cesse le fou rire. Vous faisiez des projets impossibles en voyant passer près de vous, sur la route tournante du Mont-Royal, de jolies amazones sur de beaux chevaux. Vous pensiez — parce que vous étiez romanesques — à des scènes pareilles lues dans des livres. Vous en parliez. Vous étiez folles, et incomparablement jeunes. Grand Dieu, demain encore, n'alliez-vous pas reprendre votre sac d'école et vous en aller à la classe, où vous essaieriez de faire croire à une maîtresse — aimée pourtant — que vous saviez des leçons pas le moins de apprise ?

A vrai dire, vous n'étiez pas paresseuses, mais vous préféreriez à l'étude, la lecture ou les courses sur la montagne, à l'ombre des beaux arbres. Vous évitiez, tant que vous le pouviez, de pâlir sur des leçons de philosophie que vous ne compreniez pas. Et vous riez, en repensant à cela. Vous vous voyez debout, en robe noire d'élève, à votre rang, votre livre à la main, fermé sur votre index marquant la page à donner. Vous vous entendez réciter avec un aplomb simulé, digne d'admiration ! Combien de fois, Seigneur,

n'aviez-vous appris que juste ce que vous supposiez être votre réponse ! et n'avez-vous pas parfois pincé le bras de la voisine, qui voulant faire du zèle, en récitait trop long ?

Menus détails des menus événements d'hier. Mais menus détails qui font sourire, amusent, donnent du charme au passé. Si vous avez des vieux cahiers, relisez-les par ces longues soirées d'hiver, relisez-les ! Vous rencontrerez bien quelques feuilles tournées en pleurant, mais vous en lirez d'autres où votre joie d'hier était ardente, pleine ; et celles-là l'emporteront sur les tristes, et vous sortirez de votre lecture ravigotée, amusée. Les souvenirs joyeux savent si bien nous persuader qu'ils étaient encore meilleurs qu'ils ne le furent ! Nous n'avons pas seulement, voyez-vous, la faculté d'illusions sur l'avenir, nous avons aussi celle des illusions sur le passé.



L'éternelle mésentente

Vous n'êtes pas content de votre voisin, et votre voisin n'est pas content de vous. Vous n'aimez point sa façon de parler, lui n'aime pas davantage la vôtre. Vous trouvez fausses ou injustes ses opinions politiques, littéraires ou musicales; lui, naturellement, condamne les vôtres du haut de son jugement infaillible. Vous lui faites un crime de n'avoir pas de vues d'ensemble, d'avoir l'esprit étroit; lui constate chaque jour que vous êtes intransigeant ou fanatique. Si vous voyez les rouages intérieurs de sa maison, vous vous dites qu'étant à sa place, vous vous organiseriez autrement et mieux; lui, se dit que vous ne savez aucunement arranger vos affaires. Quant à ses défauts, ils vous apparaissent aussi nombreux que détestables, et vous critiquez sans cesse malgré vous sa façon de voir la vie; vous le blâmez, vous en êtes agacé; lui, pareillement, doit détester votre caractère.

C'est ainsi : tel a la voix tranchante, l'autre, trop douce; tel a trop de foi dans ses idées, trop de ténacité dans ses croyances, l'autre est trop mou, conciliant jusqu'à changer d'avis au moindre coup de vent; tel court sans répit, l'autre n'avance qu'au pas; tel est trop bavard, l'autre

est taciturne au possible; tel mange trop, l'autre pas assez; tel rit à tout venant, rien ne déride l'autre.

Alors, chaque jour, chaque heure même suscite des différends entre les hommes; entre ceux qui se sont aimés et qui ne s'aiment plus; entre ceux qui, paraissant se comprendre, se souffraient difficilement.



Raquetteurs, dans la nuit sereine

Un soir calme, sans vent, sans lune, mais bien étoilé. Une brume fine, presque imperceptible, un soupçon de brume qui enveloppe le fond éloigné du paysage. Cette humidité à peine sensible fait dire aux raquetteurs que demain il neigera. Constatation qu'aucun commentaire ne suit. A quoi bon parler pour rien, surtout sur cette chose banale qu'est le temps ?

A un soir aussi paisible et si peu éclatant, parce que sans lune, il faut des raquetteurs à l'état d'âme modéré, point excités, point emballés, point bavards. Ils sont quatre et par moment, aucun d'eux ne parle. Puis, la conversation s'anime; mais elle consiste plutôt en bouts de phrases, en boutades; et un éclat de rire qui jaillit, prouve que si les raquetteurs ne sont pas bruyants, ils sont gais. Par étapes ils gravissent la montagne. Entre les arbres, entre les arbustes qui à tout instant les séparent, se perd le fil du discours. Et il y a l'atmosphère, la nuit qui saisit et donne l'impression que les mots en somme sont bien peu en face du monde majestueux, en face de cette hauteur imposante du mont.

Les raquetteurs zigzaguent, se font un chemin frais sur la neige pure qui ne fut point encore foulée. Avant d'entrer sous les arbres, la nuit leur semblait noire. Ils s'habituent à l'obscurité, qui n'est jamais complète en hiver. Au dessus d'eux, ils distinguent l'oratoire Saint-Joseph. Ils franchissent quelques obstacles, une clôture, une petite voie élevée; voilà la route battue qui mène au sanctuaire. Et les raquetteurs prétendent qu'ils s'en vont en pèlerinage.

Des escaliers se montent très mal en raquettes. La difficulté rend le chemin plus amusant. Que vont-ils demander à saint Joseph ?

Une exclamation coupe des badinages. La basilique qui était obscure s'illumine. A-t-on entendu venir les pèlerins ? Sur un vitrail se dresse l'ombre facile à reconnaître d'une statue de saint Antoine, et le petit Jésus qu'il porte se silhouette comme s'il appelait de la main.

Mais les raquetteurs doivent se contenter de coller leurs visages curieux aux vitres des portes closes. Ils sont encore là, quand les lumières s'éteignent. Ils s'en retournent : c'était des gens heureux qui n'avaient pas de grâces pressées à solliciter. Ils aperçoivent plus loin l'ancienne chapelle qui ainsi vue sur le fond énorme de la montagne, semble petite comme un jouet.

En passant devant elle, ils découvrent que plus haut, une traînée de lumière se montre, comme si derrière la montagne se levait la lune. Ceux qui veulent ignorer qu'elle est en vacances croient en ello. Ils parlent aussi du point de feu qui guida, il y a bien longtemps, le petit Poucet. Ce n'est ni la lune, ni cette clarté, mais un chemin qui conduit à un château, une avenue éclairée. Ils la longent, causant mieux sur ce terrain plat. En bas scintillent les étoiles de la ville. Les arbres dessinent sur la neige leurs ombres dépareillées. Au loin, très au loin s'étend le voile de brume mince. C'est le calme parfait, le calme immense, le calme qui émeut même les moins sensibles.

Les raquetteurs doivent pourtant regagner leur foyer. Le temps ne leur a point paru long, mais ils savent bien qu'il a passé quand même. Quelques histoires, des mots pour rire, des souvenirs éparpillés en dévalant la côte qui tourne; devant l'oratoire, une réminiscence livresque; dans le jour ce point de vue donne une sensation qui ressemble à celle qui fut notée par Barrès sur les hauteurs de Sainte-Odile.

Les raquetteurs évoquent leur paysage, tels qu'ils le virent en automne, bien différent, quand la nuit était encore loin; c'était une succession de terres qui descendaient quadrillées

par les clôtures; et il y en avait une suite qui semblait infinie parce qu'elle se perdait dans la brume montant du sol. Du moins, l'un d'eux se rappelle ainsi le panorama, et qu'il sentit une émotion à le regarder. Il y a de ces émotions qui naissent en nous devant des paysages n'ayant rien d'excessivement pittoresque, mais qui parlent, sans qu'on sache au juste par quoi, à cette partie du cœur qui appartient à notre pays.



Sa clairvoyante

Comme on causait autour de la table, en avançant, avec une gourmandise lente, les douceurs du réveillon, il m'a demandé de parler de lui dans le journal, de mettre même son nom, si je le voulais. C'est vous dire qu'il aime les honneurs et la popularité. Il pense peut-être aussi que je vais lui amener des admiratrices, ce petit jeune homme qui a six pieds et deux pouces de hauteur, et de grands yeux bleus ?

Mais, nenni ! Il a commis un trop vilain péché. Il est allé voir une clairvoyante, et il en parle continuellement, comme si ça l'avait grandi de plusieurs coudées dans sa propre estime, cet accroc fait au bon sens.

Il m'a raconté qu'elle l'avait d'abord questionné adroitement, en langage vulgaire, en gros mots et en liaisons fantaisistes. Puis, elle avait invoqué ses esprits, et s'était endormie en grimaçant. Ce sommeil factice venu, en français pur, avec un accent distingué, elle avait dit : « Interrogez-moi » ! C'était devenu très sérieux. Il avait interrogé et elle avait répondu avec une étonnante précision. A chaque nouvelle demande, ses sourcils se fronçaient, son nez remuait, ses

lèvres tressaillaient, ses joues se creusaient. Et, l'*esprit* lui soufflant ses connaissances, elle apprenait au jeune homme qu'il avait de dix-neuf à vingt et un ans ! qu'il allait grandir encore, qu'il exerçait telle ou telle profession, qu'il irait au théâtre dans la semaine, que sa sœur retrouverait le bijou qu'elle avait perdu au coin de la deuxième rue, après sa maison, au-dessous de la troisième planche du trottoir de bois, à côté d'un poteau !

Mais sur ce point, figurez-vous que voyant le bijou dans son sommeil, elle fut tentée, et immédiatement, elle envoya un de ses esprits le chercher pour elle-même. Car, il a été impossible de le retrouver à l'endroit désigné. Pourtant, la clairvoyante ne peut pas s'être trompée.

Mon jeune homme aurait bien voulu que je fusse émue par la science de sa commère, commune à l'état naturel, et d'une distinction si parfaite, se traduisant en langage élégant, dans son sommeil inspiré. Il aurait bien voulu que j'eusse, moi aussi, le désir de savoir mon âge, ma profession, et si je devais grandir encore, me marier, avec un brun ou un blond, devenir veuve en telle année, me remarier, et mourir, laissant pour pleurer ma perte, un veuf éploré et de nombreux enfants ! Il insistait : « Je vous

emmène»; et comme je refusais en me moquant, il a osé dire : « Vous avez peur ! »

Alors, je suis montée sur mon grand cheval, et j'ai mis mes principes en avant, et ma tranquillité parfaite et heureusement ignorante en face des mystères de la vie. Et il a cessé son indiscrete insistance, comprenant qu'il ne devait pas exciter à une curiosité malsaine ma paix confiante, bercée d'illusion !...

Comme il était intelligent et drôle, nous avons parlé d'autre chose.

Et je me demande maintenant jusqu'à quel point la *blague* entrainait dans ce qu'il me racontait. Il m'a bien répété qu'il ne croyait pas sérieusement à sa clairvoyante; mais il m'a aussi assuré qu'elle dormait pour vrai, la commère, et que, farces mises à part, elle lui avait dit une foule de vérités, et annoncé des événements qui se sont accomplis et qu'il n'attendait pas.

Au moment du bonsoir, de nouveau il est revenu à son sujet favori, en me menaçant : « Vous savez, je vais aller la revoir, ma clairvoyante, pour l'interroger sur vous, et savoir comment vous vous appelez dans les journaux ! »

Alors, pour lui épargner cet autre énorme péché, et le renseigner, je parle de lui comme il me l'a demandé !

Saint Antoine

J'ai toujours aimé saint Antoine. D'aussi loin que je me rappelle mes premières prières, je me souviens de l'avoir invoqué. J'avais eu l'honneur de voir le jour, saine et sauve, le matin de sa fête. En effet, c'était un honneur, si l'on y songe. Chaque fois que mon âge gagnait un chiffre et que maman m'emmenait à l'église appeler sur ma nouvelle dignité les grâces du ciel, je trouvais un autel tout illuminé de lampions scintillants. C'était pour saint Antoine évidemment, mais je m'imaginais qu'il y avait au moins une ou deux lumières pour moi et je priais mieux.

Pourtant, nous eûmes une brouille, saint Antoine et moi. On m'avait appris, de même qu'on vous l'apprit sans doute, qu'il faisait retrouver tous les objets perdus. Je le croyais dur comme roche. Un jour, je perds un petit chapelet de cinq cents, en cristal rouge. Il était neuf, je l'aimais. Il n'était pas encore terni, j'y tenais. Je le cherche sans penser à saint Antoine. Je ne le trouve pas. Je pense à saint Antoine. Je me mets à faire des promesses et des prières pour la valeur de cent chapelets comme le mien. Et vainement pen-

dant deux jours, je fouille toutes les fentes du trottoir de bois, je lève toutes les planches qui veulent se laisser lever, j'écarte tous les brins d'herbe sur ma route. Rien. Saint Antoine est sourd. Je vais m'acheter un autre chapelet, un bleu, et j'oublie que je n'ai pas été exaucée, dans la contemplation de mon trésor neuf qui reluit. Mais en jouant au cerceau, dès le soir, je le perds aussi. C'était à peine si je l'avais fait bénir. Je prie immédiatement saint Antoine avec plus de confiance que jamais. Il n'allait pas être sourd deux fois. Il m'aiderait.

Non. Il ne se dérangea pas, ni cette fois-là, ni une autre plus tard, pour un troisième chapelet en couleur...

Alors, sans que je l'eusse demandé, on me donna un matin, un saint Antoine en plomb, dans une minuscule niche vitrée. Avec cela, je ne perdrais plus rien. Saint Antoine garderait mes bagages. Or voilà ce qu'il advint. J'étais à la ville avec maman. Il avait plu et une toute petite mare d'eau s'étendait au fond du trottoir de pierre. Je veux montrer ma niche à un cousin. Elle est mêlée avec mon nouveau chapelet, mon canif, mes osselets, et tout le *pataclan* qui habite ma poche de sœur, en sécurité, à côté de saint Antoine. Je m'embarrasse si bien que j'échappe ma statue dans la mare. Ensuite,

j'ai beau mettre les doigts dans l'eau boueuse, vider la mare avec mes mains, vous le croirez si vous voulez, mais saint Antoine reste introuvable. Je rentre chez ma tante en pleurnichant, et je ne peux pas m'empêcher de déclarer : « Un beau fin *qu'est* seulement pas capable de se r'trouver ! »

Après cette épreuve, vous auriez cessé de l'invoquer, saint Antoine, vous, n'est-ce pas ? Vous en auriez eu assez de son indifférence. Je ne succombai pas à cette tentation. A une prochaine occasion, comme j'étais née le jour de sa fête, je me dis que j'allais l'essayer de nouveau. Cette fois-là ce fut sans confiance aveugle. Je ne lui commandai rien. Je le laissai libre. S'il voulait m'écouter, je serais bien contente, s'il ne voulait pas, c'était encore pareil. Il m'exauça. Depuis ce jour-là, depuis dix ans peut-être, il ne me refuse rien, sans doute parce que je ne fus ni prompte, ni *rancuneuse* !



En cheminant

Midi sonnait aux églises prochaines. Je marchais, regardant avec indifférence les gens qui se pressaient dans la rue. La neige tombait à gros flocons, en brouillard épais. Je vis devant moi un homme à la figure laide et triste : une peau jaune et plissée, des yeux bordés de rouge, des yeux de miséreux et de malade. Sur sa poitrine pendait un petit cadre, certificat de pauvreté, sans doute. Et comme je le dépassais, j'entendis le sergent de ville qui surveillait la rue lui crier rudement : « Allez donc à l'Assistance publique ! »

Sous la neige humide, je continuai ma route. Je me sentais tout à coup saisie d'une grande pitié pour ce malheureux, près duquel j'étais passée sans faire le moindre bien, n'ayant même pas remarqué s'il avait le traditionnel « gobelet ». Il était repoussant, affreux. Qui allait se pencher sur lui, le consoler ?

Plus loin, à un coin de rue où les chars et les voitures s'entrecroisaient, j'ai trouvé une petite fille qui pleurait, abritée derrière la boîte de la poste. Des cheveux blonds sortaient de son bonnet fourré et elle tamponnait ses yeux de ses mitaines rouges. Je m'approchai et lui demandai

la cause d'un tel chagrin. D'une voix toute sanglotante, elle répondit : « Je voudrais traverser, et je ne suis pas capable ! » Alors, je l'emmenai, et l'enfant se laissa conduire, tranquillisée, confiante.

Et nous traversâmes sans accident. J'amenai chez elle la fillette blonde qui soupirait encore, et je m'en fus chez nous rassérénée par cette petite main qui s'était un moment abandonnée dans la mienne.

A l'autre rue, mon miséreux avait sans doute trouvé la Charité qui l'avait conduit à une « soupe » ou à un gîte. Est-ce que les secours ne viennent pas toujours à leur heure ? Ne sommes-nous pas tous des enfants qu'une main divine dirige, à travers tous les événements, et soutient quand il le faut ?



La poupée

Dans un coin de la chambre, sur une table de toilette, entre un coffret à rubans et quelques livres, la poupée est assise. Elle appuie sa tête brune sur le mur, et regarde droit devant elle, un sourire léger et éternel à sa bouche corail. Ses yeux sont clairs, presque profonds. Ses joues de porcelaine sont rondes comme celles d'un bébé. Son immobile expression est grave. On dirait qu'elle songe; on dirait qu'elle s'ennuie. Pendant que sa petite maman s'habille, je la regarde et elle me dit :

«Pensez donc, mademoiselle, je suis ici, dans le même coin, depuis je ne sais combien de temps. Je ne remue pas. On ne me sort jamais. Je suis triste. Regardez ma maman qui s'arrange les cheveux. Dans le miroir, elle me voit et elle ne songe même pas à me sourire. Je ne comprends pas son indifférence. Elle m'aimait. Elle passait des heures à me parer, à me cajoler, à m'embrasser. Elle me mettait des boucles roses ou bleues dans les cheveux, et j'avais des toilettes de princesse. Maintenant, on m'a tout enlevé. Il fait froid. J'ai toujours cette robe de mousseline qui est fanée. J'avais des gilets en laine blanche autrefois, j'avais même des

fourrures, vous savez, un manchon et une *capine* en lapin blanc, avec des attaches de soie rouge.

« Et là, on dirait que je n'ai plus rien. On dirait que je suis devenue laide et vieille ! Mais non, je me vois dans ce miroir. Je suis toujours la même.

« Mais que ma maman est changée ! Elle ne m'aime absolument plus. Elle a toujours la tête penchée sur quelque livre, quand elle ne brode pas des choses qui ne sont pas pour moi. Dire que j'étais son seul souci, sa joie, son occupation. Elle me faisait des robes en m'embrassant ; elle me servait des petits dîners ; elle m'emmenait dehors dans un joli carrosse. Elle me donnait bien parfois la *volée*, mais c'était pour rire, et elle me comblait ensuite de baisers fous. C'était bon, ce temps-là !... »

Ma petite amie est prête à partir ; pendant qu'elle boutonne ses gants et cherche je ne sais quoi dans un tiroir, je murmure à sa poupée : « Ma pauvre petite, prends ton mal en patience ; on te cédera bientôt sûrement à une autre maman. Celle-là est finie pour toi, vois-tu. Quand les petites filles grandissent, elles ont beau être attachées à leurs poupées aux grands yeux bruns, elles les abandonnent malgré elles. Tout a une fin. »

La poupée continue à sourire dans son coin, sa tête mignonne se détachant sur le bleu de la tapisserie . . . J'ai envie d'aller l'embrasser avant de sortir de la chambre. Mais, allons ! que dirait ma petite amie, bien plus jeune que moi, et qui n'a plus de ces faiblesses ! Noblesse oblige. Passons outre, comme si je n'avais pas au cœur un désir de petite fille pour cette poupée qui est seule et abandonnée, et dont les joues de porcelaine me rappelleraient tant des tendresses du passé !



Les amitiés

Tout à l'heure, je suis tombée, en furetant dans mes papiers, sur une lettre écrite à une amie chère il y a deux ou trois ans, — lettre qui ne fut jamais envoyée. Je l'ai toute relue. Elle contenait douze pages d'une écriture qui ne ressemble plus que vaguement à la mienne. J'ai été un peu étonnée devant la tendresse passionnée que j'y avais mise, et qui était sincère et non pas exaltée. Et, parce que ce soir j'étais déjà triste sans cause, je me suis sentie désemparée... A quoi tiennent donc nos amitiés pour qu'elles se délient si rapidement ? Cette amie-là, que j'aimais de tout mon cœur, elle entend rarement parler de moi et ne me donne guère non plus de ses nouvelles. Elle était mon aînée. Elle s'est mariée et comme son bonheur lui suffit, elle délaisse celles qui l'intéressaient avant l'amour.

Et, si je prends la peine de regarder derrière moi, que d'autres j'ai aimées, que j'aimerais encore si je les revoyais, mais dont je me passe si facilement. Combien de liens se nouent et se dénouent dans une vie ? Un jour, vous avez un grand chagrin, quelqu'un vous quitte, éloigné par des circonstances que vous jugez cruelles. Vous êtes désolé. Vous êtes rongé de regrets.

Une semaine, deux semaines, vous y pensez sans cesse. Puis, graduellement vos regrets s'atténuent, d'autres visages vous attirent, et les intérêts chaque jour variés de votre vie endorment l'affection que vous aviez pour cet absent.

C'est ainsi toujours : on ne peut pas garder autour de soi et cultiver toutes les fleurs d'amitié qui s'ouvrent et s'épanouissent sur la grand' route de la vie. A mesure que l'on marche, on abandonne les bouquets déjà respirés pour se pencher vers des fleurs plus fraîches, vers des yeux nouveaux.

C'est ainsi toujours. Pourquoi le bon Dieu nous a-t-il fait des cœurs-papillons qui lutinent partout et oublient invariablement ? Pourquoi sommes-nous changeants ?

Pourquoi ? ... Peut-être pour que nous aimions la vie sans nous reposer sur le bonheur qu'elle nous offre ? Peut-être pour que la détresse qui nous prend en face de nos cœurs versatiles, nous ramène à Lui, à Lui qui est stable, à Lui qui est l'éternité, à Lui qui, dans cet avenir mystérieux de l'autre monde, ressuscitera sans doute toutes les fleurs d'amitié que nous aurons égarées ou perdues sur la terre.

Et peut-être aussi pour nous faire apprécier davantage les rares sentiments qui demeurent ... qui restent vivaces à travers tous les événements.

Les sentiments que n'attaquent ni les malentendus, ni les absences, les sentiments qui se tiennent miraculeusement droits dans nos cœurs changeants, comme des arbres indéracinables.

Mais qu'elles sont frêles, nos amitiés de tous les jours et que nous sommes infidèles!



Mauvais silences

Il y a des silences qui ne sont pas d'or. Les silences qui vous empêchent d'être polis; les silences qui vous ferment la bouche quand vous devriez remercier d'un bienfait ou exprimer une admiration; les silences qui vous font rester muets lorsque, par exemple, on vient de vous dire : « Je suis bien heureux de vous avoir connu. »... Les silences que vous gardez, quand vous avez dans le cœur et dans la tête tant de choses qui semblent s'être cachées au plus profond de vous-même, comme des enfants gênés se sauvent lorsqu'ils devraient venir dire bonjour bien poliment.

Ah ! tous ces détestables silences. Ceux qui étouffent en vous les paroles qui feraient du bien ou qui feraient plaisir, ceux qui vous font paraître froids et lointains, quand vous êtes émus de sympathie pour un deuil ou pour une peine quelconque; ceux qui vous clouent dans l'incapacité de défendre un principe et même un ami; ceux qui vous rendent gauches et stupides quand vous voudriez être aimables, quand vous recevez des compliments et que vous devriez y répondre; ceux qui vous donnent l'air d'approuver des

idées que vous réfutez, avec quelle chaleur, au dedans de vous-même; ceux qui vous empêchent de demander une faveur ou d'en accorder une; ceux qui arrêtent sur vos lèvres les excuses qui dissiperaient un malentendu; ceux qui retiennent l'expression des plus doux de vos sentiments et vous laissent tristes, honteux et mécontents.

Ah ! tous ces détestables silences qui cachent à votre prochain le plus tendre de votre cœur, le meilleur de votre âme.



La Commère

Vous la rencontrez partout, et comme sa voix est éclatante, elle a toujours l'air de parler pour que vous l'entendiez. Vous la rencontrez au magasin, sur le perron ou dans le portique de l'église, au coin d'une rue, et surtout dans les tramways. Là, elle se livre toute à votre observation.

Sa figure est toujours expressive. La commère, avec vélocité, plisse les lèvres, bat des paupières, écarquille les yeux, branle la tête; souvent aussi, d'une certaine façon elle remue sa mâchoire, ou, elle a un tic du nez : elle le dilate, comme les chevaux élargissent les narines pour hennir.

La commère n'est chiche ni de paroles, ni d'exclamations, ni d'insinuations. Après chaque nouvelle qu'elle annonce, elle dit toujours, souverainement étonnée : « Vous ne saviez pas ! comment, mais vous ne saviez pas ? » et elle ajoute que tout le monde pourtant le sait. Si c'est de l'inconduite d'un tel ou de la banqueroute d'un autre qu'elle vous fait part, elle déclarera : « On sait *ben*, si je vous l'ai dit, c'est parce que *c'est pas un mal*, quand c'est si connu »...

Les revers, les malheurs et les péchés d'autrui semblent toujours avoir pour la commère le plus grand intérêt, et vous seriez tenté de croire qu'ils sont sa plus complète jouissance; quoiqu'elle ait cependant la précaution de ponctuer ses commentaires de : « C'est *ben d'valeur*, des affaires comme ça ! »

La commère parle-t-elle d'une voisine qu'elle n'aime pas ? Il faut l'entendre critiquer. D'une bourrasque de paroles vives, elle fait le procès de l'accusée. Ses rancunes énumérées, elle s'arrête brusquement; puis, le visage obscurci de sous-entendus, elle reprend : « Si c'était *toute* ! mais elle en a un *aut'* défaut, un défaut ! »

Les lèvres pincées, elle regarde autour d'elle, lève les épaules, secoue son chapeau, si elle l'a. Un instant, elle savoure l'effet produit, la curiosité éveillée chez son entourage. Ensuite elle continue : « Oui, un gros, un gros défaut ! ... Elle sent *mauvaise* de la bouche, c'est effrayant ! » Et les autres commères qui l'écoutent s'exclament, comme devant la révélation d'un crime, l'œil scandalisé : « Pas vrai ! pas vrai ! »

Hélas, la commère a parfois des conversations plus sérieuses, et alors il lui arrive d'être cynique à force de réalisme, et parce qu'elle traite avec une tranquillité absolue de sujets auxquels jamais vous ne pensez, ou qui, discutés devant vous, brûlent votre sensibilité comme au fer rouge.

Ainsi, un jour, assise près de vous, la commère n'a-t-elle pas raconté à sa sœur l'autre commère des détails sur l'embaumement des morts qui vous blessèrent au vif ? Elle parlait d'un ton indifférent, coupant ses phrases de silences pendant lesquels elle se mâchonnait la joue, reniflait et branlait la tête.

Elle vous regarda. Ses paroles brutales avaient fait se réveiller en vous un souvenir déchirant. Vos yeux se mouillaient. Elle vous regarda, et comme elle reprit ses commentaires macabres, elle vous parut hideuse.



La jeune fille bien

Elle vient de dire devant moi que la religion, c'est bon, mais qu'il n'en faut pas trop. Elle n'est pas pour les jeunes filles qui vont à la messe tous les matins. C'est exagéré, c'est bigot, cela peut être hypocrite; c'est sûrement ridicule. Et alors, tout en parlant, car elle parle beaucoup, elle se résume; et, l'entendant, on pense à une... demi-mesure. Avec elle, il faut la demi-mesure en tout, pour être comme les autres. Une jeune fille ne doit se singulariser ni par une grande piété, ni par une beauté éclatante, ni par un grand talent, ni par une instruction trop étendue; mais une jeune fille doit, comme elle-même, peindre un peu, comme toutes les jeunes personnes *bien*, chanter un peu, également comme toutes les jeunes personnes *bien*, jouer un peu de piano, savoir faire avec une grâce étudiée des *diminuendo*, puis des *crescendo*, avoir l'air d'y mettre de l'âme, n'en avoir pas; elle appelle cela jouer avec sentiment. Une jeune fille *bien* doit aussi avoir un peu de correspondance, et à cette époque de guerre, un filleul. Elle doit logiquement tricoter, et traîner à sa remorque un grand sac, un beau sac; et ce beau sac, elle doit l'apporter partout, et l'ouvrir spé-

cialement au théâtre où elle doit aller une fois par semaine, et deux fois même; Becman, vous comprenez, ma chère ! La jeune fille *bien* est cultivée et doit s'y entendre un peu en littérature; elle lit les auteurs à la mode, auteurs sérieux ou légers, qu'importe, pourvu qu'ils soient des auteurs dont les noms se prononcent dans les salons *bien*, et dont on discute souvent les œuvres : et cette jeune fille demi-mesure doit être à demi en mesure de donner son mot, son appréciation. Il est nécessaire d'être au courant, même si le livre n'a pas été écrit pour les enfants de son âge; car la jeune fille *bien* n'est pas une oie blanche; il convient qu'elle ait certaines connaissances, qu'elle soit renseignée; et puisqu'il ne faut pas qu'elle ait trop de religion, il serait niais qu'elle eût trop d'innocence, qu'elle eût un cœur frais, facile à scandaliser, ou plutôt à blesser. Elle est d'une nature délicate cependant, et elle parlera volontiers de son idéalisme. Tout cela se voit d'ailleurs à sa façon un peu précieuse de parler, à ses manières, aux gestes de ses doigts pâles; cela se voit à sa toilette. Mais elle manque de grâce; si ses robes sont exactement suivant les derniers modèles, elle les porte avec une certaine maladresse; elle est tirée à quatre épingles, guindée. Elle ne se froisserait pas pour une terre, c'est évident. Elle est bonne, généreuse,

elle doit l'être plutôt, comme il est entendu qu'elle est enthousiaste; mais elle n'approcherait pas d'un pauvre repoussant, et elle n'applaudirait pas le plus émuvant artiste du monde autrement que du bout des ongles; c'est une enthousiaste en surface, en phrases; en action, ce n'est pas une enthousiaste, ce n'est peut-être rien du tout.

Car, peut-on compter pour des actions : se lever chaque matin à une heure convenable, ni trop tôt, — pas à l'heure de la messe, surtout ! — ni trop tard; n'agir à la maison que le moins possible; s'éterniser à arranger ses cheveux pour que pas un n'ait l'air d'être plus en vie que l'autre, pour que jamais une mèche ne sorte ? Peut-on compter pour des actions le pianotage, le barbouillage artistique, le gazouillis d'oiseau sans ardeur, la lecture faite pour être renseignée, puis, le reste de la journée au dehors ? La promenade, à l'heure convenable, dans la rue à la mode; le thé à la pâtisserie française, et à d'autres jours, hélas ! à la pâtisserie chic de l'ouest, quand ce n'est pas aux grands hôtels. Peut-on même compter pour une action, d'aller entendre les conférences religieuses du carême, puisqu'elle ne les écoute que vaguement et qu'avant même d'être sortie de l'église, — je l'ai vu de mes propres yeux, — elle vérifie la blancheur de son nez dans son miroir de poche !

Et ainsi, mademoiselle la jeune fille *bien* attend l'instant heureux qui lui apportera une demande en mariage, de la part d'un jeune homme aussi *bien* qu'elle, qui ne sera pas dévot, cela va sans dire, qui ne sera zélé ni en religion, ni en politique, ni en . . . patriotisme, ni en rien. Ils seront tous les deux de nom catholiques et canadiens; leur valeur pour la race ne sera qu'une valeur numérique !

Mais qui sait ? Par une contradiction curieuse, leurs enfants seront peut-être des enfants de caractère, et qui se donneront de tout cœur aux bons mouvements auxquels leurs parents auront été étrangers, faisant par leur entrain et leur violence, le désespoir de ce bon papa et de cette bonne maman qui auront été toute leur vie des gens si convenables, si mesurés, si *bien* !



Sur une pénitence

Il est là, devant moi, gros comme un petit œuf, ferme, appétissant, et je le mangerais en un clin d'œil, ce chocolat, si aujourd'hui était hier. Mais, hélas ! en cherchant sur mon front, je retrouverais la cendre qu'on y mit tout à l'heure ; et même sans la cendre, je sais bien que je suis en carême, et que les jours de pénitence sont venus.

Il est là. Il sent bon. Hier, je l'oubliai ; je ne sais trop par quel sortilège il se cacha sous un papier pendant que, consciencieusement, j'avais ses frères. Ce matin, ouvrant mon secrétaire, je l'aperçus. Le diable, sans doute, s'en mêla, croyant que je me laisserais aller à retarder de quelques heures ma pénitence. Dieu me garde d'une si honteuse faiblesse. Il est là, mais je ne le mangerai pas. Oh ! je pourrais bien sans pécher lui passer ma langue sur le dos. Je n'en ferai rien. Je vais me contenter de humer son parfum. Ce n'est pas mal, et cela me rend plus méritoire cette pénitence, à laquelle la publicité fera perdre un peu de valeur. Car on ne doit pas se vanter de ses sacrifices. On doit les accomplir dans l'ombre, devant Dieu seul, silencieusement. Je ne l'ignore pas. J'en fais

parfois ainsi, et alors, comme naturellement je ne les révèle pas, personne ne s'en doute, et l'on croit que je n'en fais jamais.

Pour le chocolat, je puis bien en parler. J'ai de si nombreux mérites à m'en priver, que même sans ceux que ma vantardise m'enlèvera, il m'en restera toujours assez. Et puis, tenez, en y pensant avec vous, j'avive mes regrets, ma souffrance. Il est là, ferme, appétissant, vous dis-je. Je le regarde, je le désire, je l'approche tout près de mes lèvres, et cette tentation formidable augmente en moi la force de résistance.

Oh ! si je pouvais donc, en secret, me priver d'autres choses, pour devenir meilleure ; si je pouvais donc faire de ces vrais sacrifices qui rachètent des âmes ! Mais qu'on est faible, Seigneur, faible au point d'aimer follement un petit morceau de bonbon brun, qui fond dans la bouche et ne laisse rien qu'un malaise au cœur, le plus souvent !



Morale prosaïque

J'imagine que c'est près d'une fenêtre. Le soleil joue dans les rideaux, et puis, sur la tête brune d'une jeune fille qui brode, attentive et penchée. J'imagine qu'un sourire passe sur ses lèvres; dans le jour, au soleil, l'aiguille est un petit instrument de rêve heureux. Alors, absorbée par ses songes profonds ou légers, la jeune fille n'entend pas entrer sa grand'mère.

Elle lève tout à coup les yeux et va dire : bonjour; une voix taquine la devance et s'écrie : « Ah ! enfin, tu brodes ton trousseau. »

Le sourire se fige en moue. La jeune fille s'exclame : « Non, ce n'est pas ça, vous savez bien que ce n'est pas ça ! » Elle veut se défendre, mais, mon Dieu, qu'une vieille femme garde parfois de vivacité ! Sans que la jeune fille puisse placer un mot, la grand'mère continue : « Allons, pour lequel ? Est-ce pour Jacques ? Ou est-ce pour celui que j'ai rencontré l'autre jour et qui parlait tant, tant ? » La jeune fille rougit malgré elle, et reprend, un peu impatiente : « Je vous dis qu'il n'y a rien, qu'il n'y a rien. Ni l'un, ni l'autre, vous savez bien. Et puis, je n'y pense pas ! Et puis, ils n'ont point demandé

ma main. Et puis, s'ils la demandaient, je ne dirais peut-être pas oui. Je ne suis pas pressée ! »

— « Ah ! tu n'es pas pressée ? » Le ton est un peu narquois, et la grand mère ajoute avec un grognement : « Prends garde, ma petite enfant ! » Les grand'mères viennent de très loin, très loin. Elles ont l'expérience pour appuyer leurs bons conseils. Les jeunesses volontiers et de tout cœur les écoutent. Seulement, elles seront convaincues que les vieilles femmes ont raison lorsque leur propre vie le leur fera comprendre. En attendant, elles se disent : grand-mère n'était pas comme moi, je suppose. Il est si difficile d'imaginer que grand mère a déjà eu vingt ans.

La jeune fille brode toujours en souriant à ses illusions et à ses volontés. La grand'mère qui s'installe, dévide un peloton de laine et reprend : « Connais-tu l'histoire des manches à balai ? »

— « Des manches à balai ? Non. Qu'est-ce que c'est, grand'mère ? » demande la jeune fille qui croit la conversation déviée. Et la grand'mère commence : « Mettons que dans la côte du bord de l'eau devant chez nous, il y aurait des jones. Et je te dirais : va t'y couper un manche à balai, mais tu n'as le droit de le couper qu'en descendant, en t'en allant.

Tu t'en irais. D'abord, tu regarderais à peine les premiers. Tu serais certaine d'en

trouver dans le nombre de meilleurs, et de plus beaux. Tu descendrais en les repoussant : pas celui-là, pas celui-ci ! Et si tu te rendais ainsi sans te décider jusqu'au fin bord de la rivière, jusqu'au dernier jonc ? Il faudrait le prendre, fût-il *croche* et mauvais, et t'en contenter ! »

La jeune fille, sans avoir trop bien saisi, rétorque vivement : « Je reviendrais plutôt les mains vides. »

Et quand elle a parfaitement compris l'allégorie, j'imagine qu'elle ne veut pas l'approuver, qu'elle est trop jeune pour admettre un état de chose aussi prosaïque, qu'elle est trop enthousiaste, trop sentimentale. Elle ne sait pas quoi penser, elle se penche de nouveau sur sa broderie, et en lant, elle dit : « Vous êtes épouvantable, grand'mère, comparer un mari à un manche à balai. Si des hommes vous entendaient ! »



Comme il pleut...

Comme il pleut, je me lamente ! Reviens, soleil ! Les rues sont hideuses, le ciel est sale, la maison sombre et morne autant qu'après un malheur. Reviens, soleil, reviens ! Tout à l'heure, je lisais une page de la passion du Christ. Il me semble que c'est aujourd'hui qu'on le crucifie, le divin Sauveur ! Toute cette eau qui tombe me fait mal. Je me sens lasse. Mon front est crispé. Mes yeux, devant tant de gris, pour un rien verseraient des larmes. Reviens, soleil, reviens !

C'est le printemps et depuis deux grands jours ta lumière n'a pas paru. Ce matin, les arbres étaient glacés; que le givre eût fondu joliment, si tu te fusses donné la peine de briller ! Il y aurait eu des diamants dans les ramures ! Leur finesse m'eût ravie; j'aurais été gaie. Reviens, soleil, reviens !

Je m'ennuie. Pourtant un livre, là, près de moi, devrait m'intéresser. Je souffre presque. L'humidité m'a toute transie. Mes mains sont trop pâles. Pour un peu, je me croirais malade. On dirait que dans mes veines le sang court moins vite, on dirait que mon cœur bat plus lentement, que tout mon être s'ankylose, s'endort.

Reviens, soleil, reviens ! Quand tu parais tout s'embellit. Les tristesses s'atténuent dans la lumière qui fait croire et espérer ; tu sèches la boue des chemins comme tu dissipes les brouillards qui pèsent sur nous. Quand tu rayannes dans l'air pur, quand tu entres fureteur et gai dans ma maison, les étincelles que tu mets sur mes bibelots redonnent à mon âme ses ailes ! Reviens, soleil, reviens ! Voici Pâques. Reviens. C'est le printemps !



En ressassant le passé

Jeanne s'approche du sofa où nous sommes assises Berthe et moi, et la veillée commence. La maison est silencieuse. Seules, libres de parler du passé, du présent ou de l'avenir, nous parlons du passé. Ne demandez jamais à des jeunes filles qui se sont connues et aimées sur les bancs d'une classe, de quoi elles causent à chaque revoir; elles ressassent les inévitables souvenirs de couvent. Ainsi, nous réveillons des heures mortes. Le rappel de nos espiègleries fait monter dans nos yeux les larmes du fou rire. Berthe raconte des faits : je revois des scènes. Pourquoi, un certain soir d'automne, à quatre heures, mes compagnes parties, étais-je encore en classe avec « Mère » à recevoir des remontrances ? Quel crime de lèse-majesté avais-je pu commettre ou quelle étourderie ? J'ai mon sac en bandoulière. Je le taquine, impatiente de m'échapper. J'en tourne et détourne les courroies, je suis debout près de la tribune. Je n'entends plus les paroles sages qui me furent dites ce jour là. Les ai-je seulement une fois écoutées ? La classe s'obscurcit. Je devrais réfléchir. Mais à trois reprises, Berthe vient entrebâiller la porte, y passe sa

tête ébouriffée et demande effrontément : « T'en viens-tu ? On t'attend. Dépêche-toi ! »

Me dépêcher ! C'était facile à dire. A sa troisième apparition, Mère, indignée en apparence l'appela, et nous fûmes deux à écouter le reste des remontrances.

Est-ce assez simple, assez puéril ces souvenirs ? Nous en renouons une infinité, des tristes et des comiques, mais qui tous nous font rire. Pourtant ils n'amuseraient personne d'autre que nous. Pour nous seules ils sont attendrissants ces menus faits de notre vie d'élèves. En les rappelant, nous nous rapprochons, Jeanne, Berthe et moi ; et c'est comme si nous touchions tout à coup les racines de notre amitié. Car cette amitié, c'est le passé qui la vivifie. C'est le passé qui l'a faite et c'est lui qui la gardera. Il la protégera contre l'avenir.

Berthe, Jeanne et moi, nous serons un jour des femmes que des devoirs, des intérêts et des événements différents sépareront. Chaque pas insensiblement nous éloigne les unes des autres. Ce sont des sentiments nouveaux qui se lèvent en nous ; ce sera demain des obligations nouvelles, et comme la vie passe sans cesse plus vite, nous n'aurons peut-être plus bientôt d'heures pour nous rencontrer.

Lorsque, dans ce temps, le hasard nous réunira, fût-ce après des années, malgré les relations

interrompues, nous retrouverons encore tendre l'affection d'autrefois. Qui sait après quelles tristesses ou quels deuils nous nous reverrons ? Mais ces simples souvenirs un peu fous, nous les réveillerons encore, et plus que jamais ils nous rafraîchiront le cœur.



La mort d'une robe

Doucement, sournoisement, la soie s'effiloche et se morcelle et s'use. En apparence, elle est toujours fraîche et coquette et mes amies me disent encore : Qu'elle est jolie, ta robe !

Tristesse ! Ma robe est jolie, ma robe a l'air nouvelle, cette robe est coquette et me va mieux que toutes mes autres, et ma robe se meurt. En l'enlevant ce soir, j'apercevrai peut-être à son tissu fin, une blessure inguérissable, et jamais plus je ne pourrai la revêtir.

Ne jamais la remettre ! Tristesse !

Il y a des robes qui se fanent et qu'on laisse s'en aller avec indifférence. Mais il y en a qu'on aime. Un cœur féminin a de ces sentiments. Il y en a qu'on aime.

Celle-là qui se meurt, j'y suis attachée. Elle est fine, bonne, serviable à souhait, la chère petite. Elle s'offre gentiment en toutes circonstances, elle me sourit toujours, elle me met à l'aise dans les salons les plus gênants, l'enjoieuse ! Moi qui suis timide à plaisir, avec elle je me sens en verve, c'est ma robe bonne humeur.

Je l'étrennai la veille de l'avant-dernier Noël. Dès ce premier abord, elle sut me plaire. Elle ne m'embarrassait pas, ne me guindait pas

comme une robe neuve ordinaire. Alors, l'amitié entre nous fut scellée. Depuis, elle est venue à de nombreuses fêtes, à maintes représentations ; elle a dîné en cérémonie ou dans l'intimité, elle a fait des visites, elle a couru tout le tour de mon petit monde, et souvent, elle a veillé seule avec moi dans mon boudoir. Je la gardais le plus longtemps possible. Elle se meurt. Tristesse ! Rien ne pourra la ressusciter. J'en aurais une neuve exactement pareille ; et ce ne serait plus elle. Hélas ! sur cette terre les petites et les grandes choses ont des destinées semblables : rien ne se recommence.

Une robe qu'on aime et qui s'use, c'est comme une année qui s'achève, un peu de jeunesse qui disparaît, une image de soi qui s'éclipse, qu'on ne reverra plus qu'en souvenir. La robe qui se meurt, que d'heures elle a vécu avec nous, que d'heures elle rappelle. Ma robe bonne humeur s'en va. Cela me cause une impression pénible, qui ressemble aux regrets d'une petite fille à l'enterrement de sa poupée. Allons ! Soyons mieux détachée de tous les biens de ce monde ! N'avons-nous pas déjà entendu la voix de l'Imitation : « C'est comme en passant qu'il faut regarder toutes les choses de la terre. Elles passent toutes, et vous comme elles et avec elles. »

Tristesse, comme ma robe, je passerai. Mais, joie infinie, moi, je saurai ressusciter !

Le vent

Le vent séjourne à la ville, ce jeudi. Il est arrivé avec la nuit d'hier, s'annonçant par la foudre; puis, il a commencé ses sarabandes, sifflant, hurlant, secouant les mâts, déchirant les auvents, faisant craquer les portes et trembler les vitres des maisons. Toute la journée, il s'est promené en souverain impétueux, en tyran; il a forcé les arbres à des révérences continuelles, et les petites branches à des danses folles. Les feuilles neuves se sont dépliées, arrachées à leur tige comme elles commençaient seulement à regarder la vie. L'herbe souple, tendre, verte, a frissonné sans cesse... Le vent passe, qu'on s'incline !

Il bouscule le monde, gonfle les jupes, tire les chapeaux, met le désordre dans les chevelures de femmes. Si vous marchez sous sa poussée, vous courez malgré vous. Si vous allez à sa rencontre, il se moque, vous abreuve de poussière, vous fait mal aux yeux avec des miettes de pierres, et brusquement vous arrête, vous étouffe. Vous restez un moment sans avancer. Vous faites volte-face. Il vous donne un grand coup dans le dos, et vous voilà, qui retournez de force sur vos pas. Il siffle un ricanement, il s'adoucit,

se tait; on dirait qu'il s'en va ou que par enchantement, il s'endort. Vous reprenez le droit chemin. Vous croyez pouvoir cesser de vous tenir la tête. Vous respirez mieux. Il revient plus impérieux, lève tout droit votre coiffure; vos mains se précipitent pour la retenir. Le vent tourne, se rit de vous de plus en plus, et pour vous contredire, pousse maintenant votre chapeau comme s'il voulait vous l'enfoncer jusqu'aux épaules !

O grand vent qui souffle ainsi qu'un mauvais esprit ! Grand vent moqueur et *étrivant*.

Ce soir, il est plus furieux encore. On se demande s'il n'enlèvera pas les toits. Il roule autour des maisons. Sa voix retentit : c'est une plainte triste, ou une grande vague de colère, ou un chant de sirène en détresse. Puis, soudainement il part en ronde trépidante et ma porte grince comme si elle allait s'ouvrir . . .

Je suis chez nous. Je suis tranquille. J'essaie de regarder dehors pour voir se balancer les arbres. Mais, ma vitre me renvoie l'image de ma lampe et de ma table de travail; j'aperçois ma main sur le papier, et mes yeux — dans le miroir improvisé par la nuit noire — rencontrent mes propres yeux.

Et je ris du vent que je ne sens plus.

Impressions

Il y a des matins de printemps où je me sens rajeunie et gaie, comme si je n'avais jamais souffert, si aucune peine, aucune douleur, aucun regret n'avaient passé sur mon cœur. L'air plus chaud, le ciel plus bleu me pénètrent et mon âme ressemble à un grand soleil qui se lève rouge, éclatant, énorme, majestueux, et qui donne sa splendeur à tout ce qu'il baigne dans sa lumière.

Quand le printemps entre en moi ainsi victorieux, je suis une autre personne, un peu une enfant, puisque je ris à tout et ne puis même pas prier à l'église autrement que par ma joie, ayant sans cesse à l'esprit des choses drôles, que j'ai toutes les peines du monde à ne pas dire à mes voisines. J'ai une chanson qui se chante toute seule en moi, une chanson sans parole, qui parle cependant de confiance et peut-être d'amour. Si, la nuit, j'ai rêvé que j'étais au bord d'une mer bleue et que des oiseaux blancs aux ailes grises venaient dans mes mains se faire caresser, je crois que ce rêve était une réalité et que j'ai vu la mer pour vrai, et les oiseaux du ciel ! Je suis sans inquiétude, sans souci, sans ennui, comme si un bon père était là et devait me con-

duire sûrement à travers les chemins de la vie. Est-ce moi qui ai déjà pleuré ? Est-ce moi qui suis en deuil ? J'en doute. Je suis tellement contente. Je suis comme j'étais il y a cinq ans, quand je sortais du couvent et qu'un matin de Pâques, je lisais *mon cousin Guy*, avec une ferveur pleine d'illusions charmantes. En vérité, je suis ainsi jeune, quand le printemps, certains matins, m'éblouit, me renouvelle ! et si je me souviens à la réflexion des tristesses éparses dans le monde, je ne puis chasser la gaieté et la confiance qui habitent en moi, comme si j'avais des yeux neufs et ravis, des yeux que j'aurai pour l'éternité, des yeux qui ne souffriront plus...

Mais c'est un état d'âme bref et fugitif. Il pleuvra peut-être demain !



Les pires heures

Les pires heures dans la vie ne sont pas les heures d'épreuve; ce sont les heures de morne indifférence...

Sentez-vous parfois, un beau matin, malgré le soleil et le ciel bleu, une torpeur peser sur vous? Vous sentez-vous sans entrain, sans ardeur, sans joie? Vous sentez-vous sans peine, sans tristesse, sans hâte, sans ambition, sans rêve, sans envie?... Vous êtes là, l'âme engourdie, l'air ennuyé : vous ne voyez rien dans demain qui vous attire, vous ne voyez rien dans hier qui vous console. Votre cœur est comme pétrifié et vous êtes si complètement las et détaché de tout que vous vous demandez avec angoisse si vous aimez au monde quelque chose.

Vous tentez de vous secouer. Vous réfléchissez. Vous appelez le ciel. Vous vous accusez d'ingratitude et de mauvaïseté. Vous avez honte de votre tiédeur, vous vous sentez rapetissé, amoindri. Vous consultez votre passé. N'étiez-vous pas confiant? Dans l'épreuve, n'avez-vous pas su déjà vous garder le front serein? N'avez-vous pas eu même la force de remercier Dieu, de remettre tout en ses mains, de Le louer?

Et maintenant, enveloppé d'un voile épais d'indifférence, écoutant une voix méchante renoter en vous des : « à quoi bon », vous êtes mécontent et dégoûté. Vous avez beau être entouré de choses riantes, vous restez froid. Devant les plus éclatantes merveilles, il vous semble que vous ne laisseriez pas échapper même une exclamation, et franchement, à consulter votre esprit, vous croyez découvrir que vous avez bu à toutes les sources, que vous êtes rassasié de tout et que rien, rien, rien ne pourra vous ranimer.

Sont-ce des mains démoniaques qui pressent votre cœur ? Etes-vous malade ? Vous vous sentez imparfait, petit, versatile, presque sans foi, sans amour. Les amitiés, en aviez-vous ? Vous en doutez. Vous apercevez les laideurs du monde comme au microscope, et le bien, vous ne le reconnaissez plus. Vous joignez les mains, vous priez, vous implorez des secours surnaturels. Aucune lumière ne s'allume pour vous et vous avez peur de ne plus mériter la joie, d'avoir fini d'être jeune, d'être gai, d'être ardent. Des heures s'écoulent ainsi, longues, ternes, douloureuses. Sans malheur, vous êtes malheureux. Sans raison de vous plaindre, vous êtes mécontent.

Quand, par hasard, ce mauvais vent souffle sur moi, quand je me sens revêché et triste malgré le demi-bonheur de ma vie, je me prends à regretter les épreuves salutaires, les vraies douleurs qui élèvent, et font comprendre le sens profond de la vie et apprécier les jours de paix.

.



La petite fille au turban

C'était encore une petite fille. Elle avait quinze ans, peut-être moins. Elle était jolie, elle avait surtout une physionomie intelligente, distinguée, discrète. Elle venait à la bibliothèque paroissiale, et c'est là que je la voyais. Elle ne m'a presque jamais parlé, elle ne faisait que passer. Nous échangeions quelques mots nécessaires, elle me regardait gentiment et c'était tout. Elle ne restait pas pour babiller, pour s'amuser avec les autres, qu'elle ne connaissait peut-être pas, il est vrai. Je n'en sais rien. Je ne savais rien d'elle. Mais son visage me plaisait, et sa voix et ses manières, et jusqu'à son chapeau, un drôle de turban de velours, qui laissait sur les cheveux traîner un gland. Il aurait pu enlaidir une autre fillette qu'elle; il l'embellissait, il était coquet sur sa tête, il lui ajoutait une note fine et originale.

Je me rappelle aussi que ses grands yeux étaient bruns, très doux, qu'elle avait une façon exquise de sourire, et une voix agréable, et que lorsqu'elle s'en allait, je disais à ma compagne : « Je l'aime, cette petite fille-là, moi ! »

* * *

Ce matin, la messe de huit heures était un service funèbre, un modeste service, presque sans tentures, avec peu d'assistants. Je me trouvais à quelques bancs du catafalque. Je vis que la bière était petite, comme celle d'un enfant, quand on la roula dans l'allée près de moi. Il me sembla que je touchais à la Mort, et sous le coup d'une répulsion instinctive, j'allai me mettre plus loin.

J'avais eu le temps de reconnaître dans le cortège deux jeunes filles avec leur mère, des figures déjà vues souvent en tramway, dans la rue, à l'église. Je m'intéressai à leur deuil. Je me demandai qui elles avaient aujourd'hui perdu. Je ne sais pourquoi je finis par supposer que ce devait être une grand'mère, redevenue menue, toute mince avec la vieillesse.

* * *

Ce soir, je suis retournée à la bibliothèque. On m'a dit : « La petite Antoinette Aubry est morte. » Antoinette Aubry ? Et tout à coup, j'ai revu le catafalque du matin, le pauvre cercueil, j'ai de nouveau pensé à mon impression devant cette mort d'inconnue, à cette peur qui

m'avait fait changer de place, fuir une odeur vague, sans doute imaginée plutôt que sentie.

Et c'était donc de la fillette que, vivante, j'aurais voulu mieux approcher, comprendre, aimer, que je m'étais éloignée instinctivement !

Elle ne viendra plus à la bibliothèque. J'y repenserai. Je la regrette comme une amie. N'y a-t-il pas bien des fois ainsi des figures qui passent et nous attachent, dont l'âme se révèle sur de simples traits et nous appelle ?



Girouette

Je connais une girouette extraordinaire, la plus sensible, la plus mobile, la plus souple, et cependant aussi la plus opiniâtre des girouettes; une girouette comme pas une !

En effet, les girouettes qui marquent le sens du vent, au-dessus des églises paroissiales, ne remuent que si la brise vaut la peine qu'elles se dérangent, que leur fine pointe passe du nord au sud et montre un paysage plutôt qu'un autre.

La girouette que je connais, différente de celles-là, tourne, tourne sans cesse. C'est un caprice vivant. Elle va, sans que vous ayez senti un souffle dans l'air, du beau au mauvais. Ou encore, lorsque le plus pur vent du nord se promène, elle garde la direction des jours de pluie; et alors, elle s'obstine à souffrir comme sous un ciel gris, — oui, c'est une girouette qui souffre ! — Et, elle gémit à ces heures; elle sait que le temps est beau et qu'elle devrait le regarder; mais on dirait que tout à coup le clou qui la tient la paralyse; ses efforts pour se retourner sont nuls; elle reste là, sa pointe sentant l'orage. Ne la plaignez pas pourtant. Car, contrairement, il arrive à certains jours qu'une tempête menace, semble inévitable, s'annonce assez

terrible pour bouleverser les éléments autour de l'étrange petite girouette; et elle y voit clair, elle mesure l'énorme flot, elle comprend les conséquences qu'il peut entraîner, et miracle ! les perspectives les plus désolantes ne la troublent point dans sa sérénité; sa pointe marque le point fixe. Haut les cœurs ! La girouette est restée en cet heureux jour. Que tous les mauvais vents se donnent rendez-vous, ils ne l'effrayeront pas, ils n'attaqueront pas son optimisme. Elle est tournée vers un aimant divin qui la garde ferme et brave; rien ne prévaudra contre elle; il y a de la lumière qui l'attire et l'éclaire, et la soutient dans l'orage.

Cette girouette est tout simplement une girouette faussée, croira-t-on : quand le vent est nord, elle regarde le sud, quand il est sud, elle se tourne au nord.

Non, elle n'est pas seulement faussée ! Des fois, elle voudrait l'être, elle ne peut pas. Le vent est mauvais, et bon gré mal gré, elle le marque; elle a beau chercher à se retourner vers l'aimant divin qu'elle sait si bien où trouver, elle est impuissante; sa volonté n'agit plus; maintenant c'est un aimant malin qui l'appelle et la torture.

Elle lutte, elle lutte tellement que parfois, dans un éclair, malgré le têtue vent mauvais,

elle gagne le nord. Quelle joie alors pour la pauvre girouette; elle a vaincu la peine qui la crispait, elle voit du bleu, elle montre enfin le dos aux nuages gris. Qu'elle va bien se tenir ! Elle rassemble ses forces, elle s'attache à quelque joli point de vue qui l'occupera, la fascinera, l'empêchera de retourner sous l'emprise du vent méchant. Mais, ô faiblesse de la girouette qui veut être brave, ô faiblesse extrême ! Passe devant elle une plume, moins qu'une plume, une aile de papillon noir, ou moins encore, une poussière charbonneuse et la girouette la suit, vire brusquement. La voilà qui regarde l'orage, qui craint l'orage, qui se plaît à en souffrir d'avance.

Folle girouette ! A d'autres jours, quand le vent n'est ni trop bon, ni trop mauvais, elle oscille de l'un à l'autre. Il faut la voir trembler d'allégresse pour un rayon de soleil un peu plus vif, une brise douce, un parfum, un nuage léger. Mais, hélas ! il faut la voir aussi s'immobiliser tout à coup, parce qu'ayant tourné dans un saut irréfléchi sa pointe vers le sud, elle a vu passer un oiseau blessé, ou entendu monter jusqu'à elle un bruit de querelle ou une plainte.

Folle girouette ! Pauvre petite girouette, girouette trop mobile, trop sensible, trop faible qu'est cet esprit qui préside à ma bonne ou triste

humeur. Girouette faite pour toujours s'attacher à l'aimant divin, et qui, comme tous les esprits humains, est trop souvent privé de cette force qui l'empêcherait de tourner ainsi, tourner et retourner sans cesse.



Attitudes de quêteux

Sur les marches qui conduisent à la sainte Table. *Tit'laire* et *Rabidibidoux* entendent la grand'messe pascale. *Tit'Laire* est un petit vieux rabougri et brun, au visage tanné. *Rabidibidoux* est jeune, rougeaud, trapu, bien planté. Sa chevelure blonde est épaisse et traîne sur son cou musclé quand il regarde en l'air. Ses yeux bleus sont grands et bien abrités par des sourcils en broussaille; mais ces sourcils ne donnent point à *Rabidibidoux* une expression sévère; sa figure imberbe et ronde révèle plutôt une âme enfantine, d'une naïveté extrême. Il doit, et sans rechigner, se laisser rouler bien souvent !

Tit'Laire, par contraste, a une physionomie de chien aux aguets, il semble sans cesse soupçonner qu'on veuille le jouer, même si l'on est de la meilleure foi du monde. Une méfiance finaude se lit dans la flamme de son regard et dans le sourire qui erre constamment sur ses lèvres minces — minces et serrées, — car simultanément *Tit'Laire* sourit et mâche et avale. Il a toujours un... *chat* à fouetter ! Aussi, s'il se met à cracher, on jurerait que c'est son tic. Il se soulage vingt fois en cinq minutes,

que ce soit dehors ou durant la grand'messe pascalle.

Cela ne gâte rien d'ailleurs à son visage d'une vivacité sans pareille, tout en petits plis qui jouent, lorsqu'il passe par des sentiments divers. Il en est couvert de ces plis. Ses joues en sont barrées comme des joues maquillées de clown. Son front horizontalement en est traversé et en plus, fronce-t-il les sourcils, — un accent grave et un accent aigu qui se tournent le dos, — tout un rayonnement de rides perpendiculaires se creuse au-dessus du nez. Quand *Tit'Laire* est au repos, il est curieux à observer; s'il sourit ou que ses yeux parlent, il est comique.

Pour cette raison, *Tit'Laire* et *Rabidibidoux* se sont bien mal placés à l'église. En s'asseyant ils montrent leur dos à l'autel, et leurs mines pittoresques aux fidèles. Or, malheur aux fidèles qui ne s'en détournent point; ils riront, et l'on ne doit pour aucune considération rire au saint lieu.

Pendant les annonces qui ont précédé le sermon, ils se sont poussés du coude, et *Rabidibidoux*, à une promesse de mariage, a souri innocemment, de toutes ses dents, tandis que *Tit'Laire* déclenchait le jeu de ses plis multiples. Puis, *Tit'Laire* regarde un peu partout, et *Rabidibidoux* approuve la parole de Dieu, avec des

coups de tête, lorsque *Tit'Laire*, soudain, aperçoit sur le plancher, en bas des trois marches sur la plus haute desquelles il est assis, un bouton. Un bouton ! Il se tourne vers *Rabidibidoux*, et le lui montre : ses sourcils et ses rides disent : « *C'est-y à toi ?* » L'autre secoue ses cheveux, et s'empresse d'unir son air le plus moqueur à celui des premiers fidèles qui l'observent ; ainsi ce sera bien évident qu'il rit de *Tit'Laire* autant qu'eux.

Tit'Laire s'en soucie bien, vraiment. Il examine le bouton de ses yeux avivés, et ensuite, palpe tous les endroits où il pourrait lui en manquer un semblable ; les manches, les devants de son pardessus d'une couleur sans nom qui tire sur le jaune ; puis les manches et les devants de son gilet ; il ne trouve aucun absent ; alors, tirant son pardessus de dessous lui, pour donner une chance à son bras de passer, il va constater si en arrière, ses bretelles tiennent toujours bien. Décidément, ce n'est pas à lui. Il pousse encore *Rabidibidoux* et l'interroge du même signe. *Rabidibidoux* hausse de nouveau ses lourdes épaules. Ce n'est donc ni à l'un ni à l'autre. Est-ce cependant une raison pour le laisser là ?

Tit'Laire qui ne veut faire aucun bruit, aucun scandale en se dressant pour descendre, se laisse glisser d'une marche à l'autre appuyé

sur ses mains. En bas, il saisit le bouton, et remonte de la même façon discrète, comme un enfant qui joue. Têtu, il offre une dernière fois sa trouvaille à *Rabidibidoux*; l'autre, également têtu, une nouvelle fois la refuse. *Tit'Laire* finalement l'empoche. Il l'a bien gagnée.

En ce moment, le prêtre qui finissait son sermon dit : « ainsi soit-il ». *Tit'Laire* et *Rabidibidoux* se regardent; *Tit'Laire* remet en jeu le mécanisme de ses rides; ils échangent un sourire entendu et gouailleur : si monsieur le curé pense qu'il leur en a . . . remontré !



En vacances

Me revoilà sous le cercle lumineux de ma lampe, à ma table de travail, et demain, je reprendrai la vie active de la ville, vie sans cesse agitée, mouvementée, trépidante. Depuis six jours, j'étais à Sorel, où aucun devoir, aucun souci ne m'avait suivie.

Je n'ouvris pas un livre pendant ces vacances, et je ne pris ma plume que deux fois, pour assurer mes « êtres chers » que j'étais bien, très bien, merci ! Je restai des heures à la fenêtre, heureuse d'être une jeune fille et d'avoir envie de parler à propos de tout ; parce que dehors, dans la rue animée et centrale de ce coin de pays, le même gros homme repassait pour la sixième fois, balançant les bras, suivi d'un certain caniche qu'il promène ainsi chaque jour depuis des années, refaisant aux mêmes minutes les mêmes gestes, s'arrêtant aux mêmes portes ; parce que ma petite cousine Jacqueline, dans la sagesse médiocre et le langage inhabile de ses trois ans, venait me répéter d'une voix claire et zézayante : « Fine Queline, hein ? — cheval fine, aussi ! » et qu'elle embrassait passionnément des images de chevaux dans des livres de contes.

J'entendais soudainement un bruit de moteur exaspéré et geignant. Je me penchais vers la rue. C'était cette automobile fantaisiste, que des jeunes gens se sont fabriquée de je ne sais quelle ancienne machine, et que, prétentieusement, ils ont peinte en blanc. Ayant autrefois été rouge, elle est restée un peu marbrée, mais elle n'en est que plus coquette ! Basse sur roues, elle ressemble à une auto de course qui aurait mangé de la misère et été réparée avec des débris de styles différents. Elle est originale et personnelle ! Aussi, ses propriétaires ne sonnent pas d'une inutile sirène pour aviser le peuple de leur passage. Le moteur, à lui seul, se charge de la publicité et tout le monde se range au bord du trottoir ; et l'on voit des visages égayés où l'on pourrait lire pourtant un grain d'envie ; car tout le monde n'est pas jeune et joyeux comme ces quatre gaillards qui s'entassaient sur l'unique siège et se tordent de rire ! C'est la première sortie de leur char, qu'ils ont repeint en neuf dans les loisirs de ces vacances de Pâques, et ils en sont évidemment très fiers. Je dis à mes cousines, venues en courant admirer le chef-d'œuvre : « C'est égal, si je le connaissais, ce Charlot qui le mène, je lui demanderais bien de me faire faire un tour ! »

Ce n'est pas à prix d'or qu'ils l'ont eue, leur machine, ces jeunes gens, c'est à force d'adresse

et d'invention, et je les cite à l'ordre du jour. A l'été, tous les soirs, après le travail, ces jeunes hommes quitteront la petite ville pour gagner leur maison de campagne, — une villa, s'il vous plaît, comme leur auto est un *char* ! — à une demi-heure en longeant le fleuve. Leur machine va petit train; ils auront le plaisir d'admirer la route, chemin faisant. Ils seront heureux autant que des pachas, et ils riront mille fois plus que des pachas, parce qu'ils n'auront pas l'embarras des laquais en livrée, et qu'ils auront le *sorcier* dans le corps, comme ils l'avaient chaque fois qu'ils sont passés sous la fenêtre où je me suis laissée vivre, ces derniers jours, dans une paresse adorable, délicieuse, inaltérable !!

Il n'y a que les *quêteux* de riches ! Et je serais curieuse de savoir si ces amis inconnus, dont le rire m'a gagnée, comprennent bien qu'ils ne jouiraient pas de meilleur cœur s'ils « roulaient carrosse » dans la plus luxueuse voiture du monde.



Psychologie dentaire

Demain, j'irai chez le dentiste. Demain, c'est décidé, c'est décrété. Finies, mes lâchetés ! Elle partira, l'irréparable mauvaise dent qui m'agace la langue. Je ne la tolérerai plus. C'est impardonnable de l'avoir ainsi gardée presque un an, déplombée et cassée.

Demain, j'irai demain. Je suis libre. Je n'ai rien à faire de mon après-midi. J'irai. Elle partira, la laideronne. Enfin, je n'aurai plus la peine, à chaque jour frais et humide, de me badiageonner les gencives d'iode, par crainte des abcès. Enfin, je serai débarrassée.

Allons, quel temps faut-il pour extraire une dent ? Combien de minutes ? Pourquoi, grand Dieu, ai-je tant tardé ? En un clin d'œil tout est fait. Et quel soulagement ensuite ! Ah !

J'y vais demain. Au fond, j'ai encore peur. Je me raisonnerai, j'endurerai. Si j'allais au martyre, ce serait bien autrement terrible. Mettons qu'on me les enlèverait toutes, les dents, et qu'on ne m'en laisserait pas l'ombre d'une ? Je vois mon désespoir, plus encore devant la perspective d'être enlaidie que devant la douleur. Eh bien ! si je ne me décide pas de moi-même, pour l'amour du bon Dieu, à aller faire

extraire cette malheureuse qui déshonore ma gencive; si je ne me décide pas à endurer de plein gré cette petite souffrance, qui sait si l'on ne m'enverra pas, en punition, quelque carie affreuse de la mâchoire, capable de me défigurer à jamais ?

C'est décrété. J'y vais demain, demain. Ce n'est pas si horrible, à tout peser. J'arrive. Je m'installe. Le dentiste — mon dentiste barbu que je connais depuis des ans — me raconte de bonnes blagues. Je n'écoute pas. Je regarde les pinces qu'il chauffe, je commence à serrer follement les bras du fauteuil. Je me raidis, je fais mon sacrifice. J'ouvre la bouche. La pince entre. Le dentiste pousse, serre, déracine, tire. Oh ! ce métal, ce serrement, cet arrachement ! Je crie, mais ma dent s'en va.

Pourtant non, elle ne partira pas ainsi du premier coup. Elle ne vaut rien. Elle est découronnée. Elle cassera. La pince reviendra trois fois au moins.

Trois fois... le serrement, la poussée, l'arrachement ! Trois fois !

C'est héroïque, à y songer, de s'en aller ainsi rencontrer les pinces quand on sait le mal qui nous guette. Un mal pour un bien, me direz-vous ? Oui, mais, après tout, cette dent-là ne me fait pas souffrir. Ce serait simplement pour

le fait de ne plus l'avoir dans la bouche. A ma place, sincèrement, que feriez-vous ?

Je n'irai peut-être pas demain, ni après-demain. Elle est chez elle, ma dent. Qu'elle attende !



